

La Bergerie d'or



Vertiges

JEAN VIREL COLLETTE ÉDITEUR

IL ÉTAIT UNE FOIS une belle jeune fille qui s'appelait Ilse. C'était la fille unique d'un chevalier farouche. Elle aimait la forêt avec le chant des oiseaux, le parfum des fleurs, le chuchotement des sources. Elle s'y promenait volontiers tantôt avec sa vieille nourrice, sa seule compagne (car la mère d'Ilse était morte très jeune), tantôt, solitaire; car elle n'avait rien à redouter et n'avait aucune peur, parce qu'elle ne connaissait pas le danger. Un jour, Ilse se promenait ainsi autour du château de son père, dans la forêt verte aux arbres séculaires, aux rochers pittoresques tapissés de fougères variées et de plantes rares, mêlées de fleurs et arrosées par des sources vives. Elle arriva à une grotte qui lui sembla tout à fait inconnue; elle ne se souvenait ni de l'avoir vue, ni de s'en être jamais approchée.

De l'intérieur de cette grotte sortait un bruit harmonieux pareil aux sons d'une harpe éolienne. Elle se sentit entraînée dans ce passage étroit et sombre, qui devenait de plus en plus obscur et resserré, à mesure qu'elle avançait. Arrivée à l'endroit le plus étroit et le plus noir, elle aperçut une douce clarté à travers une fente. Ilse ne résista pas à la curiosité, se glissa par cette fente et se trouva soudain au milieu d'un monde tout différent du nôtre. Les sons et la lumière augmentèrent d'intensité, elle vit s'épanouir des fleurs magnifiques en pierreries, dont les feuilles étaient aussi des pierres fines de toutes les nuances possibles de vert. De petits êtres, à peine hauts de deux pieds, se pressaient en masse sur la prairie, et bientôt Ilse fut entourée d'une foule innombrable qui lui souhaita la bienvenue; ces petits êtres s'approchèrent d'elle avec une confiance quelque peu insolente.

« Qui êtes-vous ? demanda-t-elle étonnée, je ne vous ai jamais vus, jamais je n'ai entendu parler de vous.

— Nous sommes le peuple de la montagne, les Grillons ! » répondit un des petits êtres d'une petite voix fine et aiguë qui avait en vérité quelque chose du cri d'un grillon. « Il n'est point surprenant que tu ne nous connaisses pas : nos grottes ne sont pas ouvertes tous les jours ni à toutes les heures de la journée où l'œil humain pourrait les voir.

— Jamais je n'ai entendu parler du peuple de la montagne, des Grillons, dit Ilse qui vivait comme dans un rêve.

— Apprends à nous connaître, et tu nous aimeras, reprit le premier de ces êtres souterrains. Et, si tu nous aimes, tu deviendras une des nôtres, peut-être notre reine. »

Reine ! Ce mot enflamma le cœur d'Ilse. Il avait été beaucoup question de reines dans le château de son père : elles étaient, en général, très riches et très belles ; tout le monde leur obéissait et les servait. Oui, sa nourrice le lui avait raconté. Pourquoi Ilse ne pourrait-elle pas devenir reine ? Elle se laissa conduire par ses gentilles connaissances et parcourut avec elles le royaume souterrain. Toute cette magnificence qui l'entourait, toute cette splendeur l'éblouit, les sons mélodieux ravirent son âme. Et puis le doux murmure des ruisseaux, le bruissement lointain des cascades, dont les flots se précipitaient sur la terre, cette douce clarté, plus vive que le clair de lune et moins intense que la lumière du soleil, tout cela frappa les sens d'Ilse qui était encore presque une enfant. L'amabilité des Grillons avec qui l'on pouvait jouer si gentiment, comme elle le croyait, tout excitait en elle le désir de vivre toujours dans ce royaume souterrain ; car, là-haut, aucune affection ne la retenait.

Son père était un chevalier brusque et rude qui se souciait peu d'elle ; sa nourrice était vieille et pouvait mourir : alors Ilse vivrait seule et sans joie dans le château de son père, évité de tous les hommes.

Ses réflexions furent encore accompagnées par le chuchotement et les prières des Grillons :

« Reste chez nous, tu ne vieilliras jamais ! tu fleuriras éternellement dans les charmes de la jeunesse. Chaque jour sera une fête pour toi ! Tout ce que tu désireras tu l'auras ; pour toi toujours les meilleures choses ! »

Ainsi entourée et entraînée, Ilse vit tout à coup un troupeau de brebis à peine grandes comme des agneaux. Leurs toisons étaient d'or ; le petit chien éveillé qui les gardait avait également des poils d'or. Elle ne vit pas de berger ; mais une houlette d'or était par terre. Ilse souhaita la possession de ce troupeau. « Tu pourrais, pensait-elle, mettre les Grillons à l'épreuve. » Et elle leur dit :

« Si je restais chez vous, mes bons Grillons, et si je désirais posséder ce troupeau, pour le conduire moi-même, accéderiez-vous à mon désir ? »

Des centaines de voix fines lui répondirent : « Oh ! oui ; oh ! oui. » Et les Grillons ne firent à Ilse qu'une seule condition : c'est qu'elle ne mettrait jamais plus les pieds sur la terre et qu'elle garderait avec soin le troupeau, pour qu'aucune des brebis précieuses ne se perdît. Puis ils lui donnèrent la houlette d'or, l'ornèrent de rubans d'argent et lui souhaitèrent la bienvenue comme à une des leurs.

Ilse ne vit plus dans ce royaume d'innocence les révolutions des destins, des saisons, ni les vicissitudes des jours, des mois, des années, les cœurs des hommes. Là-haut, on l'avait cherchée, on l'avait crue perdue, on avait porté son deuil, puis on l'avait oubliée. Sa nourrice était morte, son père avait péri sur le champ de bataille ; il ne restait sur la montagne que des ruines entourées d'une forêt, — non plus la vieille forêt d'autrefois : ses arbres avaient été abattus et une forêt nouvelle croissait là-haut, dont les arbres étaient déjà grands et forts. Ilse continuait toujours à garder son troupeau d'or et à jouer avec les Grillons naïfs. Elle apprit beaucoup de secrets de la nature et du royaume souterrain et le souvenir d'un autre monde où elle avait vécu jadis lui semblait un rêve. Pourtant ce souvenir ne s'endormait pas ; il se réveillait au contraire en elle, de plus en plus vif, et devint le mal du pays. Ilse avait remarqué que tantôt un Grillon, tantôt un autre allait sur la terre, tandis qu'à elle, on lui avait défendu sévèrement toute communication avec les hommes, et peu à peu elle arriva à faire des réflexions qui détruisirent le bonheur calme qu'elle avait goûté jusque-là.

« À quoi me sert ce troupeau ? pensait-elle. Je le garde, mais il ne m'appartient pas ; je n'en puis faire ce que je veux. Je deviendrais, m'avait-on promis, reine des Grillons, et je suis devenue tout le contraire : une pauvre bergère. Tout monte là-haut, vers la belle clarté du soleil ; les racines rassemblent les principes vivifiants dans le sein de la sève, pour les faire pénétrer et monter jusqu'à la cime des arbres. Les sources, les eaux souterraines courent toutes sur le sol et se frayent un chemin avec impétuosité. Où est le ciel bleu que j'ai vu autrefois ? où est le pays rafraîchi par la tiède brise du printemps ? où est le son majestueux des cloches ? Les Grillons n'ont pas de Dieu, pas d'église, pas de ciel. Moi je veux revoir le ciel, je veux... »

Et alors Ilse découvrit ses désirs aux Grillons. Ceux-ci regardèrent tristement leurs petites têtes : ils prévoyaient tout ce qui allait arriver.

« Tu as promis de rester toujours avec nous, objectèrent-ils.

— Vous m'avez promis la réalisation de tous mes désirs, reprit Ilse.

— Mais nous t'avons imposé la condition de ne jamais retourner sur la terre, il t'en souvient ?

— Je ne veux pas y retourner, dit Ilse ; je veux seulement la revoir, elle et le ciel bleu, et humer la douce brise du printemps.

— Alors tu ne seras plus une des nôtres, objectèrent encore les Grillons ; tu te faneras, tu vieilliras et tu mourras. Dans notre royaume fleurit la jeunesse éternelle. »

Ilse se tut ; mais elle devint triste. Son désir ne fit que s'accroître ; elle ne songeait plus son troupeau d'or ; rien ne la réjouissait plus, elle n'adressait la parole à aucun Grillon. Les Grillons se plainquirent entre eux :

« Elle est perdue de toute façon pour nous, satisfaisons son désir. »

Ilse rentra dans la grotte supérieure qui lui avait donné accès dans le royaume des souterrains, et revit la lumière splendide d'un jour terrestre. Ah ! quel puissant rayonnement ! ses regards enchantés se perdirent dans la campagne, du côté où s'élevait le château de son père. Mais bientôt, comme tout lui parut étrange ! Les rayons du soleil tremblaient sur les couronnes de verdure des arbres, le ciel souriait dans son bleu de saphir ; les vieux rochers étaient toujours les mêmes, mais les arbres avaient changé ; le chemin nivelé qui avait conduit Ilse à la grotte n'existait plus ; le sol entier de la forêt était couvert d'une couche épaisse d'herbes sauvages. Ilse regarda vers le sommet de la montagne, où elle savait le château de son père, avec ses tours et ses tourelles, ses créneaux, ses saillies ; elle resta consternée : il n'y avait plus rien. Rien ne subsistait qu'un dernier débris du mur d'enceinte, surmonté d'un vieux beffroi grisâtre, sur les créneaux ébréchés duquel étaient perchés des corbeaux et des faucons.

« Qu'est-ce donc ? se demanda-t-elle. Mon séjour là-bas me paraît si court, et tant d'années se sont écoulées ? Mais quel âge puis-je avoir, alors ? »

Elle regarda tout autour d'elle, et vit des bourgs et des châteaux nouveaux dans le lointain ; mais d'autres, dont elle se souvenait très bien, avaient disparu.

Ilse n'osa mettre le pied dehors. Elle resta dans la grotte ; car elle l'avait promis aux Grillons, lorsqu'ils lui avaient permis enfin, à contre-cœur, de revoir la terre ; et bien des jours elle y resta, songeant et réfléchissant. On lui permit aussi de sortir son petit troupeau d'or et de le garder sur la prairie, devant la grotte ; mais seulement à jour et à heure fixes : le premier jour du mois de mai, à l'Ascension, à la Pentecôte, à la Saint-Jean, soit à midi, quand le soleil est le plus haut, ou vers minuit, la veille de ces fêtes. Ces jours-là, beaucoup d'habitants de la contrée, suivant une ancienne habitude des temps païens, gravissaient les hauteurs pour y chercher des plantes médicinales et des racines miraculeuses.

Il arriva quelquefois à Ilse d'être vue par des hommes : on était frappé de cet étrange fantôme, pâle, calme, sérieux, vêtu d'une robe blanche, qui ne vieillissait jamais. Quelques-uns virent aussi son troupeau d'or ; mais ils ne purent, malgré tous leurs efforts, attraper une brebis ; car le chien gardait les têtes à toison d'or d'un œil attentif, et au moindre avertissement qu'il faisait entendre, Ilse levait sa houlette, et son troupeau disparaissait.

Quand des hommes purs et bons s'approchaient d'Ilse, elle répondait aux questions qu'ils lui adressaient, mais seulement à des questions sérieuses et faites dans un but sérieux. Parfois ses réponses avaient un double sens, sous lequel elles contenaient un avis ou des paroles prophétiques. Alors ils se souvinrent que, dans les temps païens, il avait déjà vécu dans les forêts des dieux et des prophètes, et ils appelèrent Ilse, du nom de ces prêtresses, une Allrune. Toutes les dames blanches sont de pareilles Allrunes, qui, d'après la légende, hantent les vieux châteaux et les vieilles forêts, en attendant leur délivrance.

Ilse aussi espérait être délivrée de la captivité où la retenait le charme des Grillons, à qui elle s'était donnée elle-même ; mais elle ignorait que son désenchantement dépendît d'une chose presque inimaginable.

Un jour qu'elle était assise dans l'obscurité de sa grotte et laissait brouter son troupeau sur la prairie, une créature sorcière y survint. C'était une Bilbze ou méchante sorcière, faisant secrètement du mal aux hommes et aux animaux. Elle appela Ilse :

« Pourquoi restes-tu toujours seule sur cette hauteur, grande Allrune ? Rentre parmi les hommes ! Reprends des sentiments humains, partage les joies et les douleurs des hommes ! Aime et sois aimée. »

Ilse répondit douloureusement :

« Ma parole me retient ; autrement, je m'en irais volontiers dans la vallée avec mon troupeau.

— Tu n'as qu'à vouloir ; tu en as le pouvoir, s'écria la Bilbze. Frappe de ta houlette la fente qui est à l'intérieur de la grotte, fais le signe de la croix, et elle se fermera à jamais. Aucun des Grillons ne pourra te suivre, et tu seras entièrement libre. »

Ilse restait irrésolue, songeant à sa parole, lorsqu'un jeune homme d'une grande beauté se montra et lui tint ce langage :

« Aie confiance en moi, belle vierge, tu vivras là-haut dans le château de tes aïeux, que je vais rebâtir. Tu vas régner à mes côtés sur cette contrée florissante. Cette femme qui t'a parlé est ma mère, et grande est sa puissance. »

Ilse fit le signe de la croix et frappa contre la fente du rocher. Il en sortit non des sons mélodieux, mais les gémissements plaintifs des Grillons frustrés de leur troupeau. La Bilbze poussa un affreux cri de triomphe, et son fils se précipita sur Ilse pour l'enlacer de ses bras. Mais, chose étrange ! Ilse opposa sérieusement sa houlette au fils de la sorcière, et fit le signe de la croix contre le jeune homme. Cet acte brisa tout le charme, et celui qui paraissait si beau tomba en montrant une figure hideuse. La vieille Bilbze tomba aussi, se roula dans d'horribles convulsions, et apparut sous la forme d'une affreuse sorcière.

« Attends ta récompense, damnée ! attends ! » s'écria la Bilbze en se relevant ; puis elle passa devant Ilse, pénétra dans la grotte et brandit contre la fente la racine qui ouvre tout.

Le royaume des souterrains s'ouvrit immédiatement, et la Bilbze s'écria :

« Arrivez, sortez, Grillons ! cherchez votre troupeau, punissez cette infidèle, cette parjure ! Qu'elle ait pour châtiment un éternel désir et une éternelle déception ! »

Déjà les Grillons entouraient Ilse, et s'interposaient entre elle et la Bilbze et son fils.

« Tu es et tu resteras la nôtre, dit l'ainé du peuple grillon. Quand aucune cloche ne sonnera, quand il n'existera plus d'église ni d'hommes méchants comme cette Bilbze, alors l'heure de ta délivrance sonnera ! Pas avant ! Attends et garde ton troupeau. Tu ne verras plus le jour sur la terre qu'une fois tous les sept ans. Alors tu pourras te montrer avec tes brebis. »

Et il en fut ainsi ; et aujourd'hui encore, à midi, tous les sept ans, on peut voir cette vierge enchantée, avec son troupeau, seule, pâle et triste, dans sa robe blanche comme la neige. Il existe encore des méchants, et les bons sont appelés au temple de Dieu par les cloches.